

Le lituanien, la plus archaïque des langues indo-européennes modernes

par Guido Michelini

Professeur de linguistique à l'Université de Parme (Italie)

Docteur es sciences philologiques de l'Université de Vilnius

Docteur honoris causa de l'Université de Klaipėda

Sous sa forme de documents écrits, l'histoire de la langue lituanienne commence il y a moins de cinq cent ans. C'est en 1547 que paraît le tout premier texte imprimé en lituanien – le livre de Mažvydas *Catechismusa prasty Szadei* (Paroles simples du catéchisme) – à une époque où des langues telles que le français et l'italien sont déjà adossées à une tradition écrite de plusieurs siècles.

Ce livre de 1547 fut le premier d'une série d'écrits religieux publiés par les luthériens à Königsberg, en Prusse Orientale, afin de fournir à la communauté lituanienne locale et à celle – beaucoup plus importante – du Grand-duché de Lituanie voisin, un instrument didactique et liturgique luthérien en langue nationale. Ces écrits sont en réalité, pour la plupart, des traductions à partir de l'allemand, du latin et du polonais. Citons, par exemple, le *Catechismusa* et d'autres œuvres attribuées à Mažvydas, dont les sources ont été reproduites avec les textes lituaniens dans un ouvrage récemment publié en Lituanie¹, l'*Enchiridion - Catechismas mafsas* (Enchiridion - Petit catéchisme) de 1579, version lituanienne de l'*Enchiridion* de Luther, l'anthologie des extraits du nouveau testament *Euangelias bei Epistolas* (Évangéliste et Lettres) de la même année, dont les textes ont été traduits selon la Bible allemande de Luther, la Vulgate latine et peut-être la version polonaise, ainsi que la *Žemczuga Theologischka* (Perle théologique) de 1600, dont les sources latines et allemandes sont reproduites à côté des textes lituaniens dans l'édition critique établie par l'auteur de ces lignes². En revanche, les sermons, publiés dans l'importante *Postilla* (Glose) de Bretkūnas de 1591,

¹ G. Michelini, *Martyno Mažvydo raštai ir jų šaltiniai* (Les écrits de Martynas Mažvydas et leurs sources), Vilnius, Mokslo ir enciklopedijų leidybos institutas, 2000.

² *Simono Vaišnorio 1600 metų Žemczuga Theologischka ir jos šaltiniai* (La *Žemczuga Theologischka* de 1600 de Simonas Vaišnoras et ses sources), Vilnius, Baltos lankos, 1997.

sont des textes originaux, compilés néanmoins sur la base des gloses en allemand et en latin, de théologiens luthériens parmi les plus réputés.

Durant la deuxième moitié du XVI^e siècle, des ouvrages en lituanien sur l'argumentation religieuse commencent à paraître dans le Grand-duché de Lituanie, édités par des catholiques ou des calvinistes ; ces derniers ont connu une très grande expansion jusqu'à l'implantation des jésuites à Vilnius (1570), mais ensuite cédèrent progressivement le terrain aux catholiques tout en gardant de l'influence dans certains districts, tels que ceux de Kėdainiai et de Biržai. Ces ouvrages publiés dans le Grand-duché sont en grande partie eux aussi des traductions, surtout du polonais comme par exemple, le *Katbechismas* (Catéchisme), édité par les catholiques en 1595, dont la source polonaise est reproduite dans une récente édition critique du texte lituanien sous la direction de J. Palionis³ ; le catéchisme calviniste de 1598 publié avec l'original en polonais ; la *Postilla Catholicka* (Glose catholique) de 1599, la *Postilla Lietuviszka* (Glose lituanienne), publiée par les calvinistes en 1600.

La littérature profane lituanienne se développe assez tardivement dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. A cette époque d'annexion russe, les écrivains et savants de Lituanie se mettent à écrire en langue lituanienne, la préférant à la langue polonaise qui, pour des raisons historiques – l'union du Royaume de Pologne et du Grand-duché de Lituanie en 1569 – avait acquis à partir du XVII^e siècle un rôle très important dans la vie culturelle du pays, déclassant le lituanien au rang de dialecte. Cependant, la polonisation linguistique et culturelle eut un effet marginal sur la plupart des Lituanais, majoritairement illettrés, qui continuèrent à utiliser comme seule langue de communication l'idiome lituanien hérité de leurs ancêtres. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, il y avait très peu d'œuvres littéraires qui méritent d'être mentionnées. Parmi celles-ci, on peut citer le poème de D. Poška *Mužikas Žiamaičiu yr Lietuvos* (Le paysan de Samogitie et de la Lituanie), composé entre 1815 et 1825, et le recueil *Geismes svietiškas ir szwintas* (Chansons laïques et religieuses) de A. Strazdas, imprimé à Vilnius en 1817. Signalons aussi l'important poème de K. Donelaitis, *Metai* (Les saisons de l'année), écrit en Prusse Orientale quelques dizaines d'années plus tôt et publié post-mortem en 1818 à Königsberg.

³ *Mikalojaus Daukšos 1595 metų Katechizmas* (Le catéchisme de 1595 de Mikalojus Daukša), Vilnius, Mokslo ir enciklopedijų leidykla, 1995.

Quant à la littérature populaire, son héritage est sans aucun doute beaucoup plus significatif et elle appartient à l'une des plus riches en Europe. Transmise oralement durant des siècles à travers le peuple lituanien, elle conserve de nombreux témoignages de l'ancienne religion païenne (le peuple lituanien se convertit au christianisme seulement en 1387 et fut le dernier peuple païen en Europe) ainsi que des traditions culturelles anciennes typiquement baltes. Les mélodies des chansons gardent ainsi des éléments d'un évident archaïsme, surtout dans la polyphonie sous forme de canons. Le patrimoine de la littérature populaire s'est enrichi de nombreux nouveaux éléments grâce à ses liens avec les autres traditions culturelles européennes. La première anthologie de textes populaires lituaniens *Dainos oder Litthauische Volkslieder* (Dainos ou chansons populaires lituaniens) de Liudvikas Reza (Königsberg, 1825) ne remonte cependant qu'à moins de deux cents ans et la plupart des milliers de textes populaires n'ont été retranscrits que durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Il manque donc de la matière pour pouvoir retracer le développement de la littérature populaire depuis son émergence jusqu'au XIX^e siècle. La comparaison avec d'autres littératures populaires d'Europe reste ainsi le seul moyen pour distinguer les couches archaïsantes des plus récentes.

Ces considérations relatives aux éléments anciens et modernes dans la littérature populaire s'appliquent à la langue lituanienne, qui est la plus archaïque des langues indo-européennes vivantes. Car, si la transcription de la littérature populaire date du XIX^e siècle, les écrits lituaniens les plus anciens remontent au milieu du XVI^e siècle. La langue lituanienne écrite à partir de cette époque n'a pas sensiblement changé par rapport à la langue moderne, même si certains archaïsmes observés encore dans les premiers textes ont disparu. Elle affiche des aspects fortement archaïques que des langues telles que le latin et le grec ont perdu il y a plus de deux mille ans. Mais la langue lituanienne, durant sa pré-histoire (dès l'époque post-indo-européenne jusqu'au milieu du XVI^e siècle), avait intégré dans son système de nombreux éléments nouveaux, comme cela peut être observé si on la compare avec des langues indo-européennes d'attestation plus ancienne telles que le sanskrit, le latin, le grec, le hittite ou le gothique. Ainsi, Antoine Meillet (1866-1936), le grand indo-européiste français, a eu tout à fait raison lorsqu'il écrivait : « Le lituanien est remarquable par quelques traits qui donnent une impression d'antiquité indo-européenne (...). Toutefois, en raison de la date très tardive où il est connu, le lituanien a un système grammatical

autre que le système indo-européen⁴. La langue lituanienne d'il y a deux mille ans avait probablement un système grammatical non moins archaïque que celui des langues indo-européennes d'attestation plus ancienne, et de ce fait, il est justifié de dire que la plupart des éléments nouveaux du lituanien sont apparus après le V^e siècle, c'est-à-dire dans le millénaire qui précède la période des premières attestations écrites.

Le lituanien – qui forme avec le letton et le vieux-prussien (disparu au XVIII^e siècle) le groupe balte⁵ de la famille indo-européenne – doit son archaïsme au fait que, de ses origines à nos jours, il n'a pas subi de changements phonétiques au point d'altérer sensiblement la structure phonologique de la parole indo-européenne. Les consonnes d'origine se sont maintenues presque toujours, soit en position initiale, soit à l'intérieur d'un mot tandis qu'à la fin des mots se maintient jusqu'à aujourd'hui le très important phonème *s* qui contribue à confier aux formes morphologiques une patine d'archaïsme indo-européen. Par exemple : lit.⁶ *vilkas* « loup », gr. *lúkos* « loup » et skr. *vrkas* « loup ». Contrairement aux langues slaves voisines, les vélares dérivées des labio-vélares indo-européennes ne se sont pas palatalisées mais se sont conservées comme telles jusqu'à présent dans tous les cas phoniques. Ex. : lit. *káišti* « racler » et sl. *česati* « racler » ; lit. *keturi* « quatre » et sl. *četverŭ* « quatre ». De même, les voyelles d'origine se sont maintenues, soit en position initiale, soit à l'intérieur d'un mot, avec l'ancienne distinction indo-européenne entre les voyelles longues et brèves. Par exemple : *ĩ* dans lit. *avis* « mouton » avec lat. *ovis* « mouton » et skr. *ávis* « mouton » ; *ī* dans lit. *vyras* « homme, mari », lat. *vir* « homme » et skr. *vīrás* « homme ». Dans la position finale d'un mot, les voyelles brèves sont tombées dans de rares cas (ce phénomène est plus répandu dans les dialectes) et les voyelles longues se sont réduites seulement dans le cas d'accentuation descendante (ou grave, selon la terminologie plus traditionnelle), comme on va le voir avec la « loi de Leskien ». Presque toutes les diphtongues indo-européennes sont restées dans leur structure originale jusqu'à aujourd'hui, en modifiant tout au plus le timbre d'un élément vocalique. La seule diphtongue **ei* a subi des mutations plus importantes.

⁴ Cf. *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, Hachette, 1935 (8^{me} éd.), p.73.

⁵ Pour en savoir plus sur le groupe balte, le lecteur peut consulter le livre *Vergleichende Grammatik der Baltischen Sprachen* de Ch.S. Stang, Oslo, Universitetsforlaget, 1966.

⁶ lit : lituanien ; gr. : grec ; lat. : latin ; skr. : sanskrit ; sl. : ancien slave ; it. : italien ; fr. : français.

Pour les raisons évoquées, la racine indo-européenne apparaît facilement dans de nombreux mots lituaniens ; à titre indicatif, nous donnerons ici quelques exemples : lit. *áuġti* « grandir » (cf. lat. *augeo* « grandis », gr. *auksō* « agrandis », got. *aukan* « multiplier »), lit. *brōlis* « frère » (cf. lat. *frāter* « frère », skr. *bhrātā* « frère »), lit. *dantīs* « dent » (cf. lat. *dens*, *dentis* « dent », gr. *ōdōn*, *ōdōntas* « dent », skr. *dān*, *datās* « dent »), lit. *diēvas* « dieu » (cf. lat. *deus* « dieu », skr. *devās* « dieu »), lit. *grēbti* « attraper » (cf. skr. *gṇbbhṛāti* « il attrape », got. *graban* « creuser »), lit. *kāl̄nas* « montagne » (cf. gr. *kolōnós* « colline », lat. *collis* « col »), lit. *laūkas* « champ » (cf. lat. *lūcus* « clairière »), lit. *mėnuo* « mois » (cf. lat. *mėnsis* « mois », gr. *mēn* « mois »), lit. *nėsti* « porter » (cf. skr. *nāsati* « il obtient », gr. *en-enkeîn* « avoir porté »), lit. *rasā* « rosée » (cf. lat. *rōs* « rosée », skr. *rāsas* « liquide »). Pour son conservatisme phonologique, le lituanien rappelle, par certains aspects, l'italien qui respecte assez fidèlement la matrice latine alors que le français, suite à une série de mutations phonétiques, s'est éloigné considérablement du latin. Par exemple : it. *fede* et fr. *foi* avec lat. *fide(m)* ; it. *maturu* et fr. *mûr* avec lat. *maturu(m)* ; it. *padre* et fr. *père* avec lat. *patre(m)*. Dans l'aire des dialectes toscans dont la langue italienne est issue, il n'existait ni substrat celtique, ni superstrat germanique de type francique, qui sont à l'origine des modifications phonétiques majeures du français par rapport au latin. De même, les communautés allophones avaient une influence insignifiante sur l'évolution phonologique des dialectes lituaniens marqués par un conservatisme très prononcé et dont la langue lituanienne standard est issue.

Il est intéressant de définir les changements les plus importants qui se sont produits dans le système phonologique lituanien durant sa période préhistorique.

Comme langue du groupe *satem* (auquel appartiennent également les autres langues baltes, les langues slaves, le sanskrit et l'iranien), le lituanien a produit la palatalisation et la transformation des occlusives vélaires indo-européennes en spirantes ou affriquées. Cette évolution correspond à celle qui s'est produite du latin vers les langues romanes quand *k* et *g* étaient précédés d'une voyelle antérieure ; par conséquent, les anciennes labio-vélaires indo-européennes ont pu se transformer en simples vélaires (*k*, *g*, *gb*). Ainsi, on peut expliquer une série de divergences du lituanien par rapport aux langues qui n'entrent pas dans le groupe *satem*, comme le grec, le latin et le gothique. A titre d'illustration, nous pouvons donner ici les exemples relatifs au phonème initial d'un mot : lit. *šārka* « pie » ≈ gr. *kōraks* « corbeau », lit. *šėlpti* « aider » ≈ got. *hīlpan* « aider » (où l'aspiration de **k* est due à la Lautverschiebung germanique), lit. *širdis* « cœur » ≈ lat. *cor*, *cordis* « cœur », lit. *šlūoti*

« balayer » ≈ lat. *cluo* « nettoie », lit. *žándas* « joue » ≈ gr. *gnáthos* « mâchoire », lit. *žinóti* « savoir » ≈ gr. *gi-gnōskō* « j'apprends », lit. *žąsis* « oie » ≈ gr. *kbēn* « oie », lit. *žiemà* « hiver » ≈ gr. *kheimōn* « hiver ». Ceci permet également d'expliquer les autres cas où une vélaire lituanienne correspond à une occlusive labio-vélaire (ou à son développement avec une occlusive non vélaire) des langues qui ne font pas partie du groupe *satem* ; pour le phonème initial d'un mot, il est possible de trouver des correspondances comme dans les exemples suivants : lit. *gāras* « vapeur » ≈ gr. *théros* « chaud », ≈ lat. *furnus* « boulangerie », lit. *gimti* « naître » ≈ lat. *venio* « j'arrive », gr. *baínō* « je vais », lit. *kàs* « qui » ≈ lat. *quis* « qui », lit. *keturì* « quatre » ≈ lat. *quattuor* « quatre » ≈ gr. *téssares* « quatre ». Par rapport au grec et au latin, le lituanien joue un rôle important en montrant que le phonème initial ne pouvait être autre que labio-vélaire.

Comme dans les langues slaves et celles germaniques, les occlusives sonores aspirées indo-européennes ont perdu leur aspiration en lituanien, contrairement au sanskrit, au grec et au latin qui l'ont conservée ; le sanskrit comme telles (ou sous forme de *h*), le grec et le latin sous forme d'occlusives sourdes aspirées qui, dans le latin, sont devenues spirantes dans un contexte phonétique et historique différent. Ainsi s'expliquent les correspondances suivantes : lit. *bálti* « devenir blanc » ≈ skr. *bbāmas* « lumière » ≈ gr. *phaliós*, « blanchâtre, blanc clair », lit. *duktė* « fille » ≈ gr. *thugátēr* « fille », lit. *dūmai* « fumée » ≈ skr. *dhūmās* « fumée » ≈ lat. *fumus* « fumée », lit. *ginti* « défendre » ≈ skr. *bānti* « il frappe » ≈ gr. *theinō* « je casse ». Tous ces cas comportent une consonne initiale qui est la continuation d'une occlusive aspirée indo-européenne.

Le lituanien a perdu le **n* à la fin des mots (correspondant souvent au *m* du latin et du sanskrit) : depuis longtemps, le **n* est devenu caduc dans les formes du nominatif singulier des thèmes en nasale (par ex. *pie-muō* « berger » < **peimōn*) au même titre que le **r* du nominatif singulier des thèmes en liquide (par ex. *sesuō* « sœur » < **suesōr*) et, plus récemment, il disparaît dans les désinences de l'accusatif singulier, comme on peut le constater dans différents dialectes. Jusqu'au XVII^e siècle, une nasalisation de type français subsistait comme une trace du *n* dans ces désinences, éludée peu à peu. Ceci explique historiquement l'apparition des graphèmes lituaniens *a*, *e*, *i*, *u*. La consonne **n* a disparu même dans le groupe *ns*, où la sifflante résulte souvent de la mutation d'une occlusive dentale. Les graphèmes lituaniens *a*, *e*, *i*, *u* indiquent le maintien d'une nasalisation au début de la tradition écrite, que les exemples suivants démontrent : *kąsti* « mordre » ≈ *kānda* « il mord » et *lišti* « pénétrer » ≈ *lėnda* « il pénètre ».

En ce qui concerne le vocalisme, il faut d'abord noter que nombreux sont les cas où les phonèmes de timbre *i*, ou *u* plus rarement, du lituanien ne sont pas d'origine indo-européenne mais représentent le développement lituanien d'un appui vocalique d'une liquide ou nasale agissant comme centre d'une syllabe. Ceci peut être facilement constaté par la comparaison avec les autres langues indo-européennes et, éventuellement, par une simple confrontation avec des mots coradicaux à différente apophonie, lorsque ce phénomène touche les racines du mot. Par exemple : lit. *dīrginti* « irriter » ≈ got. *dragan* « porter », lit. *gīrti* « flatter » ≈ skr. *gṛnāti* « il flatte », lit. *kirmis* « ver » ≈ skr. *kṛmīs* « ver », lit. *mirtis* « mort » ≈ lat. *mors*, *mortis* « mort », lit. *pilti* « verser » ≈ skr. *pr̥ṇāti* « il remplit », lit. *spirti* « donner un coup de pied » ≈ skr. *sp̥hurāti* « il met dehors » ≈ lat. *sp̄erno* « je retire », lit. *dėšimt* « dix » ≈ lat. *decem* « dix » ≈ gr. *déka* « dix », lit. *drįsti* « oser » ≈ lit. *drašūs* « courageux », lit. *gīlti* « piquer » ≈ lit. *gėlti* « piquer », lit. *minti* « rappeler » ≈ lit. *manýti* « penser », lit. *kūlti* « battre le blé » ≈ lit. *kālti* « battre, foncer ». Plus rarement, ces voyelles se sont développées à partir d'un appui vocalique dans d'autres contextes phoniques comme par ex. dans le cas de *ugnīs* « feu » (cf lat. *ignīs* « feu » et skr. *agnīs* « feu »).

Les voyelles indo-européennes **ǎ* et **ǒ* sont confluées dans une voyelle unique de timbre *a*, comme dans les autres langues baltes et les langues germaniques, alors que dans les langues slaves voisines, en revanche, la même voyelle a un timbre *o*. Pour cette raison, le *a* du lituanien correspond non seulement à *ǎ* mais aussi à *ǒ* (ou ses mutations ultérieures) dans les langues grecque et latine. A titre d'exemples : lit. *akīs* « œil » ≈ gr. *ósse* « deux yeux » ≈ lat. *oculus* « œil », lit. *aštuoni* « huit » ≈ gr. *októ* « huit » ≈ lat. *octo* « huit », lit. *kálnas* « montagne » ≈ lat. *collis* « col », lit. *rátas* « roue » ≈ lat. *rota* « roue », lit. *sāpnas* « rêve » ≈ gr. *húpnos* « rêve » ≈ lat. *somnus* « rêve ». On observe en revanche la correspondance entre le *a* lituanien et le *ǎ* grec ou latin, comme par ex. lit. *anýta* « belle-mère » ≈ lat. *anus* « femme âgée », lit. *ašīs* « axe » ≈ gr. *áksōn* « axe » ≈ lat. *axis* « axe », lit. *áuksas* « or » (de < **áusas*) ≈ lat. *aurum* « or », lit. *barzdà* « barbe » ≈ lat. *barba* « barbe ».

Le phonème indo-européen **ā* s'est muté récemment en *o* dans la langue littéraire alors que divers dialectes ont conservé le timbre inchangé. La combinaison **iā* est souvent continué par *io* ou *ʼo* (*o* avec diésisation ou « adoucissement » de la consonne précédente). Dans certaines formations morphologiques nominales (les thèmes en *ė*) et verbales (le passé simple en *ė*), **iā* a changé en *ē*.

Le phonème indo-européen **ō* se prononçait fermé dans la plupart des contextes phoniques du lituanien, ce qui a favorisé son assez ancienne diphtongaison en *uo*. Ceci explique pourquoi le *uo* lituanien correspond au *ō* latin et grec comme par ex. dans les cas suivants : lit. *dúoti* « donner » ≈ gr. *dī-dōmi* « je donne », lit. *puotà* « festin » ≈ gr ; *pōma* « boisson », lit. *úoksas* « creux » ≈ lat. *ōstium* « entrée ».

Par rapport à la diphtongue **uo*, la matrice du *ie* est sensiblement différente. Le *ie* ne provient pas d'un phonème indo-européen mais est issu de la diphtongue **ei* en passant par une phase intermédiaire avec le phonème *ē* très fermé, comme par ex. dans les cas suivants : dievas « dieu » (cf. lat *deus* « dieu »), *pienas* (cf. skr. *pāyas* « liquide, lait »), *žiemà* « hiver » (cf. gr. *kheimōn* « hiver »).

Les diphtongues *uo* et *ie* mentionnées ci-dessus, ainsi que les voyelles longues lituanienes *ā* (> *o* dans la langue littéraire), *ē*, *ī*, *ū*, se sont réduites respectivement en voyelles brèves *ǔ*, *ĩ*, *ǎ*, *ě*, *ĩ*, *ũ* dans la syllabe finale d'un mot en cas d'intonation descendante ou grave, selon la terminologie traditionnelle (loi de Leskien). Pour illustrer ce phénomène, on peut confronter les formes des verbes simples à leurs équivalents avec le pronom réfléchi ainsi que les formes des adjectifs simples à leurs équivalents à flexion déterminée. L'insertion d'un pronom réfléchi ou d'un pronom enclitique conduit à ce que les désinences des verbes ou des adjectifs ne sont plus dans la syllabe finale d'un mot et donc ne sont plus assujettis à la loi de Leskien. Par exemple : *šukúoju* « je peigne » ≈ *šukúojuosi* « je me peigne », *šukúoji* « tu peignes » ≈ *šukúojiesi* « tu te peignes », *šukúojame* « nous peignons » ≈ *šukúojamės* « nous nous peignons », *šukúojate* « vous peignez » ≈ *šukúojatės* « vous vous peignez » ; *gerù* « avec gentillesse » ≈ *gerúoju* « avec beaucoup de gentillesse », *gerì* « gentils » (nominatif) ≈ *geriejì* « les gentils », *gerūs* « gentils » (accusatif) ≈ *gerúosius* « les gentils ». Il en résulte que la mutation du **ō* en *uo* et du **ei* en *ie* s'est opérée avant la loi de Leskien.

Concernant les modifications dans l'accentuation, il convient de rappeler les phénomènes de la loi de Saussure-Fortunatov qui précède celle de Leskien. Si l'avant-dernière syllabe comporte une voyelle brève ou une voyelle longue (ou diphtongue) avec une intonation ascendante et si la dernière syllabe comporte une voyelle longue (ou diphtongue) avec une intonation descendante, l'accent indo-européen sur l'avant-dernière syllabe se déplace sur la dernière syllabe ; ce schéma permet d'expliquer l'accent final des formes flexives du deuxième type d'accentuation, comme *rankà* « main », *rankàs* « mains » (accus.), *pirštù* « avec le doigt » *pirštè* « dans le doigt » qui, à l'origine, avaient un accent sur la première

syllabe. Ces changements, ainsi que le déplacement de l'accent du à la voyelle brève ou des mutations analogues, ont conduit à de nombreux cas où la syllabe accentuée diffère de celle de la période indo-européenne.

Ce bref panorama sur les origines du système phonologique du lituanien serait incomplet si on omet les phonèmes *f*, *x* (*ch*) et *h* qui ne font pas partie de l'héritage indo-européen lituanien. Ils sont entrés dans le système grâce aux emprunts récents aux autres langues. On peut citer par ex. *fantāzija* « imagination », *figūrà* « silhouette », *charakteris* « caractère », *chòras* « chœur », *harmònija* « harmonie », *hìmnas* « hymne ». Ceci explique le rôle marginal des *f*, *x* et *h* dans la langue lituanienne et le fait que de tels phonèmes n'ont jamais été utilisés dans les abondantes structures morphologiques issues directement de l'indo-européen.

© Guido Michelini, 2001

© Cahiers Lituaniens pour la traduction française, 2001